

Lettura collettiva **Philippe JACCOTTET** (1926-2021)

2

Da **L'EFFRAI /IL BARBAGIANNI E ALTRE POESIE** (1953). Trad. **Fabio Pusterla** (Einaudi, 1992) **

Cludio Crialesi legge

[I_QUALCHE SONETTO_3]

Je sais maintenant que je ne possède rien,
pas même ce bel or qui est feuilles pourries
encore moins ces jours volant d'hier à demain
à grands coups d'ailes vers une heureuse patrie.

Elle fut avec eux, l'émigrante fanée,
la beauté faible, avec ses secrets décevants,
vêtue de brume. On l'aura sans doute emmenée
ailleurs, par ces forêts pluvieuses. Comme avant,

je me retrouve au seuil d'un hiver irréel
où chante le bouvreuil obstiné, seul appel
qui ne cesse pas plus que le lierre. Mais qui peut dire

quel est son sens? Je vois ma santé se réduire,
pareille à ce feu bref au-devant du brouillard
qu'un vent glacial avive, efface... Il se fait tard.

Pietro Brogi legge [dall_POESIE VARIE_3]

Intérieur

Il y a longtemps que je cherche à vivre ici,
dans cette chambre que je fais semblant d'aimer,
la table, les objets sans soucis, la fenêtre
ouvrant au bout de chaque nuit d'autres verdure,
et le cœur du merle bat dans le lierre sombre,
partout des lueurs achèvent l'ombre vieillie.

J'accepte moi aussi de croire qu'il fait doux,
que je suis chez moi, que la journée sera bonne.
Il y a juste, au pied du lit, cette araignée
(à cause du jardin), je ne l'ai pas assez
piétinée, on dirait qu'elle travaille encore
au piège qui attend mon fragile fantôme...

Après la brève pluie, un souffle de fraîcheur passe.
On va vers l'automne à grands pas. Les collines
sont dans cette clarté parfaite où je retrouve
tous les soirs des enfants en vacances, les cloches
dans les chemins. Ce soir n'est pas moins ma patrie
que les soirs froids de la montagne avec les miens.
Même toi, tu reviens! O temps perdu... Tu fais
semblant de revenir. Je pleure, et te salue.

Bruno Magnolfi legge [da V_LE ACQUE E LE FORESTE]

I.

La clarté de ces bois en mars est irréelle,
tout est encore si frais qu'à peine insiste-t-elle.
Les oiseaux ne sont pas nombreux; tout juste si,
très loin, où l'aubépine éclaire les taillis,
le coucou chante. On voit scintiller des fumées

Adesso so che non possiedo nulla,

neppure l'oro delle foglie fradice,
né questi giorni che a gran colpi d'ala
vanno da ieri a domani, rimpatriano.

Lei fu con loro, pallida emigrante,
tenue beltà coi suoi segreti vani,
brumosa. E ora condotta certamente
via, tra i boschi piovosi. Come prima

eccomi in faccia a un irreale inverno,
ricanta il ciuffolotto, unica voce
che insiste, come l'edera. Ma il senso

chi lo può dire? E la salute scema,
simile oltre la nebbia al fuoco breve
che un vento glaciale smorza... Ed è già tardi.

Interno (trad. Pietro Brogi)

È tanto il tempo che cerco vita qui,
in questa stanza che fo finta amare,
il tavolo, i muti oggetti, la finestra
aperta, a fine della notte, su altri verdi,
e il cuore del merlo pulsa nell'edera scura,
ovunque barlumi contornano le macchie d'ombra.

Accetto anche di dire che è piacevole,
che sono a casa mia, che il giorno sarà buono.
C'è solo in fondo al letto quel ragnaccio
(per colpa del giardino), che non ho abbastanza
calpestato, sembra stia lavorando ancora
alla trappola tesa al mio fantasma fragile ...

Dopo la breve pioggia, un soffio fresco passa.
Si va verso l'autunno a grandi passi. Le colline
stagliano in questa perfetta luce in cui ritrovo
tutte le sere dei bambini in ferie, lo scampanio
lungo i sentieri. Stasera non è meno mio quel pascolo
delle fredde sere in montagna con i miei.
Anche te, tu ritorni! Tempi perduti... tu fai
solo sembianza di tornare. Io piango e ti saluto.

I.

Sembra irreale in marzo la chiarezza
di questi boschi, insiste appena, tanto tutto è fresco.
Gli uccelli sono scarsi e dentro il ceduo
distante, che rischiera il biancospino,
giusto canta il cucú. Fumate scintillanti

qui emportent ce qu'on brûla d'une journée,
la feuille morte sert les vivantes couronnes
et, suivant la leçon des plus mauvais chemins,
sous les ronces, on rejoint le nid de l'anémone,
claire et commune comme l'étoile du matin.

V_ IV.

Toute autre inquiétude est encore futile,
je ne marcherai pas longtemps dans ces forêts,
et la parole n'est ni plus ni moins utile
que ces chatons de saule en terrain de marais:

peu importe qu'ils tombent en poussière s'ils brillent,
bien d'autres marcheront dans ces bois qui mourront,
peu importe que la beauté tombe pourrie,
puisqu'elle semble en la totale soumission.

portano in alto quel che si è bruciato
di un giorno. La foglia morta serve le viventi
ghirlande, e per i sentieri più impervi, se li segui,
tra i rovi, giungi al nido dell'anemone,
chiara e comune come la stella del mattino.

IV.

Ogni altra inquietudine è ormai futile,
non camminerò ancora a lungo in questi boschi,
e la parola non è più non è più o meno utile
degli amenti di salice in palude:

se anche si sfanno non importa, brillano,
altri verranno in questi boschi, che morranno,
marcirà la bellezza, e non importa,
poiché risiede in ciò che accetta, e splende.

Da **L'IGNORANT / L'IGNORANTE, 1952-1956 (1958), Trad. Fabio Pusterla (Einaudi, 1992)****

Yannis Bocquet (IF) legge

[I_8] Au petit jour

I.

La nuit n'est pas ce que l'on croit, revers du feu,
chute du jour et négation de la lumière,
mais subterfuge fait pour nous ouvrir les yeux
sur ce qui reste irrévélé tant qu'on l'éclaire.

Les zélés serviteurs du visible éloignés,
sous le feuillage de ténèbres est établie
la demeure de la violette, le dernier
refuge de celui qui vieillit sans patrie...

II.

Comme l'huile qui dort dans la lampe et bientôt
tout entière se change en lueur et respire
sous la lune emportée par le vol des oiseaux,
tu murmures et tu brûles. (Mais comment dire
cette chose qui est trop pure pour la voix?)
Tu es le feu naissant sur les froides rivières,
l'alouette jaillie du champ... Je vois en toi
s'ouvrir et s'entêter la beauté de la terre.

III.

Je te parle, mon petit jour. Mais tout cela
ne serait-il qu'un vol de paroles dans l'air?
Nomade est la lumière. Celle qu'on embrassa
devient celle qui fut embrassée, et se perd.
Qu'une dernière fois dans la voix qui l'implore
elle se lève donc et rayonne, l'aurore.

Paola Trotter legge I_13

L'ignorant

Plus je vieillis et plus je croîs en ignorance,
plus j'ai vécu, moins je possède et moins je règne.
Tout ce que j'ai, c'est un espace tour à tour
enneigé ou brillant, mais jamais habité.

Alla luce dell'alba

I.

La notte non è quel che credi, rovescio del fuoco,
crollo del giorno e negazione della luce,
ma sotterfugio necessario ad aprirci gli occhi
su ciò che resta irrisolto se lo rischieri.

Allontanati i servi zelanti di ciò che è visibile,
sotto il fogliame delle tenebre si stabilisce
la dimora della violette, l'estremo rifugio
di chi continua ad invecchiare senza una patria...

II.

Come l'olio che dorme nel lume, e che ben presto
tutto si cambia in bagliore e poi respira
sotto la luna trascinata da un volo d'uccelli
tu mormori e tu bruci. (E come dire
questa cosa che è troppo pura per la voce?)
Tu sei il fuoco che nasce sui fiumi più freddi,
il guizzo dell'allodola nel campo...E vedo aprirsi
ed ostinarsi in te la bellezza terrestre.

III.

A te parlo, mia alba. Eppure questo
non è che un volo di parole in aria?
È nomade la luce. Chi baciasti
si fa chi fu baciata, e poi si perde.
Ancora una volta, l'ultima, nella voce che l'implora,
si levi dunque, e risplenda, l'aurore.

L'ignorante

Più invecchio e più io cresco in ignoranza,
meno possiedo e regno più ho vissuto.
Quello che ho è uno spazio volta a volta
innevato o lucente, mai abitato. E il donatore

Où est le donateur, le guide, le gardien?
 Je me tiens dans ma chambre et d'abord je me tais
 (le silence entre en serviteur mettre un peu d'ordre),
 et j'attends qu'un à un les mensonges s'écartent :
 que reste-t-il? que reste-t-il à ce mourant
 qui l'empêche si bien de mourir ? Quelle force
 le fait encor parler entre ses quatre murs ?
 Pourrais-je le savoir, moi l'ignare et l'inquiet ?
 Mais je l'entends vraiment qui parle, et sa parole
 pénètre avec le jour, encore que bien vague :

« Comme le feu, l'amour n'établit sa clarté
 que sur la faute et la beauté des bois en cendres... »

Mauro Imbimbo legge

[II_1] Le travail du poète

L'ouvrage d'un regard d'heure en heure affaibli
 n'est pas plus de rêver que de former des pleurs,
 mais de veiller comme un berger et d'appeler
 tout ce qui risque de se perdre s'il s'endort.

*

Ainsi, contre le mur éclairé par l'été
 (mais ne serait-ce pas plutôt par sa mémoire),
 dans la tranquillité du jour je vous regarde,
 vous qui vous éloignez toujours plus, qui fuyez,
 je vous appelle, qui brillez dans l'herbe obscure
 comme autrefois dans le jardin, voix ou lueurs
 (nul ne le sait) liant les défunts à l'enfance...
 (Est-elle morte, telle dame sous le buis,
 sa lampe éteinte, son bagage dispersé?
 Ou bien va-t-elle revenir de sous la terre
 et moi j'irais au-devant d'elle et je dirais:
 «Qu'avez-vous fait de tout ce temps qu'on n'entendait
 ni votre rire ni vos pas dans la ruelle?
 Fallait-il s'absenter sans personne avertir?
 »O dame! revenez maintenant parmi nous...»)

Dans l'ombre et l'heure d'aujourd'hui se tient cachée,
 ne disant mot, cette ombre d'hier. Tel est le monde.
 Nous ne le voyons pas très longtemps : juste assez
 pour en garder ce qui scintille et va s'éteindre,
 pour appeler encore et encore, et trembler
 de ne plus voir. Ainsi s'applique l'appauvri,
 comme un homme à genoux qu'on verrait s'efforcer
 contre le vent de rassembler son maigre feu...

Chiara Rantini legge

[II_6] Sur les pas de la lune

M'étant penché en cette nuit à la fenêtre,
 je vis que le monde était devenu léger
 et qu'il n'y avait plus d'obstacles. Tout ce qui
 nous retient dans le jour semblait plutôt devoir
 me porter maintenant d'une ouverture à l'autre
 à l'intérieur d'une demeure d'eau vers quelque chose

dov'è, la guida od il guardiano? Io rimango
 nella mia stanza, e taccio (entra il silenzio
 come un servo che venga a riordinare),
 e attendo che a una a una le menzogne
 scompaiano: cosa resta? cosa rimane a questo moribondo
 che gli impedisce ancora di morire? Quale forza
 lo fa ancora parlare tra i suoi muri?
 Potrei saperlo, io, l'ignaro e l'inquieto? Ma la sento
 parlare veramente, e ciò che dice
 penetra con il giorno, anche se è vago:

«Come il fuoco, l'amore splende solo
 sulla mancanza, e sopra la beltà dei boschi in cenere...»

Il lavoro del poeta

Compito dello sguardo che s'offusca
 non è sognare o piangere, è vegliare
 come un pastore il gregge, e richiamare
 ciò che rischia di perdersi nel sonno.

*

Così, sul muro acceso dall'estate
 (ma non sarà piuttosto dal ricordo)
 vi guardo dentro la pace del giorno,
 voi che andate lontano, che fuggite,
 vi chiamo, luminosi dentro l'erba
 più scura, come un tempo nel giardino, voci o luci
 (chi sa) che legano i defunti con l'infanzia...
 (È morta, la signora sotto il bosso,
 spento il suo lume, al vento il suo corredo?
 un giorno tornerà da sotto terra
 e potrò dirle, io, andandole incontro: «Che ne è stato
 di tutto questo tempo, in cui tacevano
 il riso e i vostri passi per la via? E non si poteva
 che andarsene così, senza avvisare?
 O signora! tornate ora fra noi... »)

Nell'ombra ed ora d'oggi sta in silenzio,
 nascosta, l'ombra di ieri. E questo è il mondo.
 Non lo vediamo a lungo, quel che basta
 a trattenerne quello che scintilla, e a poco a poco
 si spegne, a chiamare ancora e poi ancora, e a tremare
 di non vedere più. Così si sforza
 il misero, come chi, inginocchiato, contro vento,
 tenta di radunare un magro fuoco...

Sulle orme della luna

Chino sulla finestra questa notte, vidi il mondo
 d'un tratto divenuto più leggero, ed ogni ostacolo
 scomparso. Quello che ci trattiene dentro il giorno
 sembrava invece dovesse condurmi
 da un'apertura all'altra, ora, all'interno
 di una dimora d'acqua, a qualche cosa

de très faible et de très lumineux comme l'herbe:
j'allais entrer dans l'herbe sans aucune peur,
j'allais rendre grâce à la fraîcheur de la terre,
sur les pas de la lune je dis oui et je m'en fus...

Gabriella Becherelli legge

[II_11] Que la fin nous illumine

Sombre ennemi qui nous combats et nous resserres,
laisse-moi, dans le peu de jours que je détiens,
vouer ma faiblesse et ma force à la lumière:
et que je sois changé en éclair à la fin.

Moins il y a d'avidité et de faconde
en nos propos, mieux on les néglige pour voir
jusque dans leur hésitation briller le monde
entre le matin ivre et la légèreté du soir.

Moins nos larmes apparaîtront brouillant nos yeux
et nos personnes par la crainte garrottées,
plus les regards iront s'éclaircissant et mieux
les égarés verront les portes enterrées.

L'effacement soit ma façon de resplendir,
la pauvreté surcharge de fruits notre table,
la mort, prochaine ou vague selon son désir,
soit l'aliment de la lumière inépuisable.

Joshua Erik Madayag Ritua (IF) legge

[II_16] Soleil d'hiver

Le bas passage du soleil aux mois d'hiver
sur l'écorce des chênes à cette heure t'est découvert:
le bois éclaire, non point brûle, mais révèle,
immobile, sans trop d'éclat, sans étincelles,
tel peut-être un visage qui ne parle point
s'il affronte le défilé du temps très loin...

Mais, derrière, l'ombre sur l'herbe est déposée,
non point funèbre ni menaçante ou blessée,
à peine sombre, à peine une ombre, si bas prix
payé par l'arbre à l'accroissement de son fruit,
légère peine douce elle-même à la terre,
âme de l'arbre due aux pas de la lumière...

Une personne en patience et paix tournée
vers l'aveuglant passage d'une à l'autre année,
ayant sa peine derrière elle, son regret,
et l'herbe néanmoins s'apprête, persévère,
l'espace semble illuminer sa loi sévère,
et l'astre tourne, monte et descend les degrés...

Le flambeau passe à peine plus haut que les tables,
plus fidèle que nul esclave à nos soucis,
taciturne de l'aube au soir, ineluctable,
et nous autres avec bonheur à sa merci.

che è tenue e luminosa come l'erba:
sarei entrato nell'erba senza nessuna paura,
rendendo grazie alla frescura della terra,
sulle orme della luna dissi di sí e me ne andai...

La fine ci illumini

Cupo nemico che ci avversi e sforzi,
lascia che io voti, nel mio scarso tempo,
la mia debolezza alla luce, e la mia forza,
e che alla fine io sia mutato in lampo.

Minore è l'ingordigia e la facondia
delle parole, meglio le trascuriamo per vedere
che anche nel loro esitare brilla il mondo
tra ebbrezza e levità, mattino e sera.

Meno verranno lacrime a offuscarci
gli occhi e noi stessi, che il timore morde,
più chiari saranno gli sguardi, e chi è disperso
potrà scorgere meglio le porte sepolte.

L'opacità sia il mio modo di risplendere,
la povertà riempia di frutti il nostro tavolo,
la morte, prossima o incerta a suo piacere,
sia d'alimento alla luce inestinguibile.

Sole d'inverno

Il basso corso del sole nell'inverno
scopri a quest'ora sopra il tronco delle querce:
rischiara il bosco e non brucia, ma rivela,
immobile, senza troppi bagliori o scintille,
simile a un viso silenzioso, forse,
di fronte allo sfilare del tempo trascorso...

Ma l'ombra, dietro, sull'erba riposa,
non funebre, o ferita, o minacciosa,
appena cupa, appena ombra, lieve prezzo
che deve l'albero alla crescita del frutto,
pena leggera che alla terra è dolce,
anima d'albero accesa dalla luce...

Qualcuno che, pacifico e paziente,
si volge al cambio d'anno, ed al suo corso
accecante, la propria pena dietro, ed il rimpianto,
e intanto l'erba insiste, si prepara, e l'universo
pare dar luce alla sua dura legge,
e l'astro gira ancora, sale e scende...

La torcia passa poco sopra i tavoli,
fedele più di un servo ai nostri guai,
al giorno taciturna, ineluttabile,
e noi ci rimettiamo a lei con gioia.

Adélie Desnot (IF) legge

[II_17] L'aveu dans l'obscurité

Les mouvements et les travaux du jour cachent le jour.
Que cette nuit s'approche et dévoile donc nos visages.
Une porte a peut-être été poussée ces parages
une étendue offerte en silence à notre séjour.

Parle, amour, maintenant. Parle, qui n'avais plus parlé
depuis des mois d'inattention, d'inconscience.
Emprunte à la légère obscurité sa patience
et dis ceci, comme une haleine dans les peupliers :

«Une douceur ardente en ce lieu me fut accordée,
nul ne m'en disjoindra qu'il ne m'arrache aussi la main,
je n'ai pas d'autre guide qui me guide en ce chemin,
sa fraîcheur et ses feux brillent tour à tour sur les haies...»

Mais que reste caché ce qui fait notre compagnie,
amour: c'est le plus sombre de la nuit qui est clarté,
innommable est la source de nos gestes entêtés,
au plus bas de la terre est le vol ombreux de nos vies.

Dis encore, seulement : « Cire brûlant sous d'autres cires,
conduis-moi, je te prie, vers cette vitre à l'horizon,
pousse avec moi cette légère et coupante cloison,
vois comme nous passons sans peiner dans l'obscur empire... »

Puis rends grâce brûlante à la voisine de la nuit.

Rina De Pasquale legge [+Arie/Fruits [68]]

[II_18] Les distances

à Armen Lubin

Tournent les martinets dans les hauteurs de l'air:
plus haut encore tournent les astres invisibles.
Que le jour se retire aux extrémités de la terre,
apparaîtront ces feux sur l'étendue de sombre sable...

Ainsi nous habitons un domaine de mouvements
et de distances; ainsi le cœur
va de l'arbre à l'oiseau, de l'oiseau aux astres lointains,
de l'astre à son amour. Ainsi l'amour
dans la maison fermée s'accroît, tourne et travaille,
serviteur des soucieux portant une lampe à la main.

Mara Giulietti legge

[II_19] Le promenade à la fin de l'été

Nous avançons sur des rochers de coquillages,
sur des socles bâtis de libellules et de sable,
promeneurs amoureux surpris de leur propre voyage,
corps provisoires, en ces rencontres périssables.

Repos d'une heure sur les basses tables de la terre.
Paroles sans beaucoup d'écho. Lueurs de lierre,
Nous marchons entourés des derniers oiseaux de l'automne
et la flamme invisible des années bourdonne

La confessione nell'oscurità

Trambusto e lavori del giorno nascondono il giorno.
Sveli dunque la notte i nostri volti, venga. Schiusa
s'è forse una porta qui presso, e una distesa
s'è offerta forse in silenzio al nostro soggiorno.

E adesso parla, amore. Parla, che non parlasti
per lunghi mesi inerti, d'incoscienza...
Imita il buio leggero, sii paziente,
e di', simile a un alito tra i pioppi: «Mi accordaste

in questo luogo una dolcezza ardente, e a separarmene
mi si dovrà strappare anche la mano,
non ho altra guida sopra il mio cammino, e sulle siepi
la sua frescura e le sue luci brillano...»

Ma quello che ci lega, amore, sia celato,
chiarezza è il buio più fitto della notte, la sorgente
dei nostri gesti cocciuti non ha nome, e dove affonda
la terra, là è il volo ombroso delle nostre vite.

Di ancora, solo: «Cera che bruci sotto altre cere,
a quel vetro dirigimi, ti prego, all'orizzonte,
spingi con me quel muro insieme leggero e tagliente,
vedi come passiamo senza pena nel buio impero...»

Poi rendi ardente grazie alla vicina notturna.

Le distanze

à Armen Lubin

Volteggiano i rondoni in cima all'aria:
e più alti ancora gli astri, che non vedi. Si ritiri
il giorno ai poli estremi della terra e appariranno
le loro luci, sulla sabbia scura.

Cosí abitiamo un regno di distanze
e movimenti; e il cuore va dall'albero
all'uccello, dall'uccello agli astri lontani,
dall'astro al proprio amore. E poi l'amore
dentro la casa chiusa s'accresce, gira e lavora,
servo di chi è inquieto che porta un lume in mano.

La passeggiata alla fine dell'estate

Camminiamo sopra scogliere di conchiglie,
su zoccoli intessuti di libellule e di sabbia,
passanti innamorati stupiti del proprio viaggio,
corpi precari, in questi incontri perituri.

Pausa d'un'ora ai piani bassi della terra.
Parole di poca eco. Bagliori d'edera.
Andiamo tra gli ultimi uccelli dell'autunno,
e ronzia la fiamma invisibile degli anni

sur le bois de nos corps. Reconnaissance néanmoins
à ce vent dans les chênes qui ne se tait point.
En bas s'amasse l'épaisseur des morts anciens,
la précipitation de la poussière jadis claire,

la pétrification des papillons et des essaims,
en bas le cimetière de la graine et de la pierre,
les assises de nos amours, de nos regards et de nos plaintes,
le lit profond dont s'éloigne au soir toute crainte.

Plus haut tremble ce qui résiste encore à la défaite,
plus haut brillent la feuille et les échos de quelque fête;
avant de s'enfoncer à leur tour dans les fondations,
des martinets fulgurent au-dessus de nos maisons.

Puis vient enfin ce qui pourrait vaincre notre détresse,
l'air plus léger que l'air et sur les cimes la lumière,
peut-être les propos d'un homme évoquant sa jeunesse,
entendus quand la nuit s'approche et qu'un vain bruit de guerre
pour la dixième fois vient déranger l'exhalaison des champs.

sul legno dei nostri corpi. Grazie al vento,
comunque, che non tace tra le querce.
In basso s'addensa lo strato dei morti antichi,
la precipitazione della polvere, già chiara,

la pietrificazione di farfalle e di sciame,
in basso il cimitero della pietra e del seme,
la base dei nostri sguardi, di lamenti ed amori,
il letto profondo che a sera allontana il timore.

Più in alto trema quello che ancora resiste
alla sconfitta, brillano foglie, echi di qualche festa;
prima di rintanarsi dentro le fondamenta
sopra le nostre case vanno rondoni sfrecciati.

E infine viene ciò che anche l'angoscia
potrebbe vincere: l'aria più lieve dell'aria, e sulle cime
la luce, parole d'uomo, forse, che richiama
la gioventù, che ascolti mentre annotta, e un brusio vano
di guerra turba ancora l'effluvio dei campi.

Da **AIRS / ARIE** [1961-1964], Gallimard, 1967 / Trad. Albino Crovetto, Marcos y Marcos, 2000

Rina De Pasquale legge

[68] FRUITS

Dans les chambres des vergers
ce sont des globes suspendus
que la course du temps colore
des lampes que le temps allume
et dont la lumière est parfum

On respire sous chaque branche
le fouet odorant de la hâte
[...]

[76]

Fruits avec le temps plus bleus
comme endormis sous un masque de songe
dans la paille enflammée
et la poussière d'arrière-été

Nuit miroitante

Moment où l'on dirait
que la source même prend feu

FRUTTI

Nelle stanze dei frutti
sono sfere sospese
che il tempo veloce colora
sono lampi che il tempo accende
e di cui la luce è profumo

Sotto ciascun ramo si respira
lo sferzante odore della fretta
[...]

Frutti con il tempo più blu
come dormienti sotto un velo di sogno
dentro la paglia infiammata
e la polvere dell'ultima estate

Notte roteante

Istante in cui diresti
che la sorgente stessa prenda fuoco

Da **À LA LUMIERE D'HIVER / ALLA LUCE D'INVERNO**, Paris, Gallimard, **1977** Traduz. integrale di Fabio Pusterla in *Pensieri sotto le nuvole*, Marcos y Marcos, 1997 **. Parziale in *Appunti per una semina*. Poesie e prose 1954-1994. A cura di Antonella Anedda (Piazzolla, 1994***

[1] LEÇONS / LEZIONI

Cristian Flore legge [I_5 [68/69]] [traduz:Antonella Anedda]

Sinon le premier coup c'est le premier éclat
de la douleur: que soit ainsi jeté bas

Se non il primo colpo, è la prima fitta
del dolore: che il maestro, il seme

le maître, la semence,
que le bon maître soit ainsi châtié,
qu'il semble faible enfaçon
dans le lit de nouveau trop grand,
enfant sans le secours des pleurs,
sans secours où qu'il se tourne,
acculé, cloué, vidé.

Il ne pèse presque plus.

La terre qui nous portait tremble.

sia così gettato via
che il buon maestro sia così mortificato,
che sembri un debole bambino
nel letto di nuovo troppo grande,
bambino senza il soccorso del pianto,
senza soccorso ovunque lui si volti
senza scampo, inchiodato, svuotato.

Non pesa quasi più.

La terra che ci reggeva trema.

IIII_ CHANTS D'EN BAS /CANTI DAL BASSO / [IIa] PARLER /PARLARE**

IIa_1 [72/73] **Mattia Malesci** (MACH)

Parler est facile, et tracer des mots sur la page,

en règle générale, est risquer peu de chose:
un ouvrage de dentellière, calfeutré,
paisible (on a pu même demander
à la bougie une clarté plus douce, plus trompeuse),
tous les mots sont écrits de la même encre,
"fleur" et "peur" par exemple sont presque pareils,
et j'aurai beau répéter "sang" du haut en bas
de la page, elle n'en sera pas tachée,
ni moi blessé.

Aussi arrive-t-il qu'on prenne ce jeu en horreur,
qu'on ne comprenne plus ce qu'on a voulu faire
en y jouant, au lieu de se risquer dehors
et de faire meilleur usage de ses mains.

Cela,
c'est quand on ne peut plus se dérober à la douleur,
qu'elle ressemble à quelqu'un qui approche
en déchirant les brumes dont on s'enveloppe,
abattant un à un les obstacles, traversant
la distance de plus en plus faible - si près soudain
qu'on ne voit plus que son mufle plus large
que le ciel.

Parler alors semble mensonge, ou pire: lâche
insulte à la douleur, et gaspillage
du peu de temps et de forces qui nous reste.

IIa_3 **Margherita Santangeli Mach**[78-80/79-81]

Parler pourtant est autre chose, quelquefois,

que se couvrir d'un bouclier d'air ou de paille...
Quelquefois c'est comme en avril, aux premières tiédeurs,
quand chaque arbre se change en source, quand la nuit
semble ruisseler de voix comme une grotte
(à croire qu'il y a mieux à faire dans l'obscurité
des frais feuillages que dormir),
cela monte de vous comme une sorte de bonheur,
comme s'il le fallait, qu'il fallût dépenser
un excès de vigueur, et rendre largement à l'air
l'ivresse d'avoir bu au verre fragile de l'aube.

Parler ainsi, ce qui eut nom chanter jadis
et que l'on ose à peine maintenant,

Parlare è facile, e tracciare parole sulla pagina
vuol dire, per lo più, rischiare poca cosa:
lavoro da merlettaia, ovattato,
tranquillo (perfino alla candela si potrebbe
domandare una luce più dolce, più ingannevole),
le parole sono tutte scritte con lo stesso inchiostro,
"fetore" e "fiore" per esempio sono quasi uguali,
e quando avrò ricoperto di "sangue" l'intera pagina,
lei non ne sarà macchiata,
o io ferito.

Capita dunque di provare orrore per questo gioco,
di non capire più cosa si voleva fare
giocandoci, invece di arrischiarsi fuori,
e di fare un uso migliore delle proprie mani.

Questo
è quando non ci si può più sottrarre al dolore,
quando il dolore somiglia a qualcuno che viene,
strappando il velo di fumo in cui ci si avvolge,
abbattendo uno per uno gli ostacoli, colmando
la distanza sempre più lieve - d'improvviso così vicino
che non si vede più che il suo muso più largo
del cielo.

Parlare allora sembra menzogna, o peggio: vigliacco
insulto al dolore, e inutile spreco
del poco di tempo e forze che ci resta.

Parlare però è un'altra cosa, qualche volta,
che ricoprirsi di uno scudo d'aria o di paglia...
Qualche volta è come in aprile, ai primi tepori,
quando ogni albero si muta in sorgente, quando la notte
sembra stillare di voci come una grotta
- si direbbe ci sia meglio da fare nell'oscurità
freschissima del fogliame che dormire –
e questo ti sale dentro come una sorta di felicità,
come se bisognasse, non si potesse non dissipare
un eccesso di forza, e rendere largamente all'aria
l'ebbrezza di aver bevuto al bicchiere fragile dell'alba.

Parlare in questo modo - che un tempo ebbe nome cantare
e adesso si osa appena,

est-ce mensonge, illusion? Pourtant, c'est par les yeux ouverts
que se nourrit cette parole, comme l'arbre
par ses feuilles.

Tout ce qu'on voit,
tout ce qu'on aura vu depuis l'enfance,
précipité au fond de nous, brassé, peut-être déformé
ou bientôt oublié – *le convoi du petit garçon
de l'école ou cimetière, sous la pluie;
une très vieille dame en noir, assise
à la haute fenêtre d'où elle surveille
l'échoppe du sellier; un chien jaune appelé Pyrame
dans le jardin où un mur d'espaliers
répercute l'écho d'une fête de fusils:
fragments, débris d'années –
tout cela qui remonte en paroles, tellement
allégé, affiné qu'on imagine
à sa suite guéer même la mort...*

Ila_7 Gregorio Giunti Mach[88/89]

Parler donc est difficile, si c'est chercher... chercher quoi?

Une fidélité aux seuls moments, aux seules choses
qui descendent en nous assez bas, qui se dérobent,
si c'est tresser un vague abri pour une proie insaisissable...

Si c'est porter un masque plus vrai que son visage
pour pouvoir célébrer une fête longtemps perdue
avec les autres, qui sont morts, lointains ou endormis
encore, et qu'à peine soulèvent de leur couche
cette rumeur, ces premiers pas trébuchants, ces feux timides
– nos paroles:
bruissement du tambour pour peu que l'effleure le doigt
inconnu...

sarebbe menzogna, illusione? Eppure è attraverso gli occhi
che questa parola si nutre, come l'albero
dalle sue foglie.

Tutto ciò che si vede,
tutto ciò che si è visto dall'infanzia,
precipitato in noi, rimestato, forse stravolto
o subito scordato – *il tragitto del bimbo
da scuola al cimitero, sotto l'acqua;
una signora molto anziana in nero seduta
all'alt finestra da dove controlla
gli affari del sellaio; un cane giallo di nome Piramo
nel giardino dove un muro di spalliere
ribatte l'eco di fucili in festa;
frammenti, scaglie d'anni –
tutto quel che risale in parole, così
alleviato, così affinato che ci s'immagina
nella sua scia poter guardare anche la morte...*

Parlare dunque è difficile – se è cercare... cercare che cosa?

Una fedeltà a quei soli momenti, alle sole cose
che scendono in fondo a noi stessi, che ci sfuggono,
se è l'intrecciare un rifugio impreciso
per una preda vaga, inafferrabile...

Se vuol dire portare una maschera più vera del proprio viso,
per poter celebrare una festa a lungo perduta
con gli altri, che sono morti, distanti o addormentati
ancora, e che sollevano appena dal loro riposo
questo rumore, questi primi passi incerti, timidi fuochi
– le nostre parole:
lieve fruscio del tamburo per poco che il dito lo sfiori
sconosciuto...

Da **PENSEES SOUS LES NUAGES**, Paris, Gallimard, 1983

Traduz. integrale di Fabio Pusterla in *Pensieri sotto le nuvole*, Marcos y Marcos, 1997 **. Parziale in***

Vittorio Biagini legge [...][176/77]

Des passants. On ne nous reverra pas sur ces routes,
pas plus que nous n'avons revu nos morts
ou seulement leur ombre...

Leur corps est cendre,
cendre leur ombre et leur souvenir; la cendre même,
un vent sans nom et sans visage la disperse
et ce vent même, quoi l'efface?

Néanmoins,
en passant, nous aurons encore entendu
ces cris d'oiseaux sous les nuages
dans le silence d'un midi d'octobre vide,
ces cris épars, à la fois près et comme très loin
(ils sont rares, parce que le froid
s'avance telle une ombre derrière la charrue des pluies),
ils mesurent l'espace...

Et moi qui passe au-dessous d'eux,
il me semble qu'ils ont parlé, non pas questionné, appelé,
mais répondu. Sous les nuages bas d'octobre.

[...]

Passanti. Non ci si vedrà più su queste strade,
non più di quanto noi abbiamo rivisto i nostri morti
o solo la loro ombra...

Il loro corpo è cenere,
cenere la loro ombra e il ricordo; la cenere stessa
un vento senza nome e senza volto la disperde
e poi lo stesso vento, che cosa lo cancella?

Nondimeno,
passando, li avremo uditi ancora
quei gridi d'uccello sotto le nuvole
nel silenzio di un mezzogiorno d'ottobre vuoto,
quei gridi sparsi, a un tempo vicini e lontanissimi
(sono rari, poiché il freddo si fa avanti
come un'ombra dietro l'aratro delle piogge)
misurano lo spazio...

E io che passo sotto di loro,
mi dico che hanno parlato, non domandato o chiamato,
ma risposto. Sotto le nuvole basse d'ottobre.

Et déjà c'est un autre jour, je suis ailleurs,
désormais ils disent autre chose ou ils se taisent,
je passe, je m'étonne, et je ne peux en dire plus.

Ed è già un altro giorno, io sono altrove,
e già dicono altro oppure tacciono,
io passo, mi stupisco, e non posso dirne di più.

Alice Frontonesi legge

da **APRÈS BEAUCOUP D'ANNEES / DOPO MOLTI ANNI** (1994) ***

[146/147]

Tout à la fin de l'hiver
il y a ceci encore de fidèle
autant que les premières fleurs:

une fraîcheur comme de neige très haut dans le ciel,
une espèce de bannière
(la seule sous laquelle on accepterait de s'enrôler),

une espèce de fraîche étoffe qui se déploierait
au plus haut, comment dire?
indubitable! bien qu'invisible dans le bleu du ciel,
aussi sûre que chose au monde que l'on touche.

Je ne sais pas, je ne sais quoi dire
sinon que cela semble, un soir, se déplier très haut,
hors de la vue,
même pas se déplier:
être là, être grand ouvert
(ce n'est pas assez ou c'est trop dire,
mais on ne peut ni l'oublier, ni le taire).

Alla punta estrema dell'inverno
c'è ancora questo di fedele
quanto i primi fiori:

una freschezza come di neve altissima nel cielo,
una specie di stendardo
(il solo sotto il quale accetteremmo di arruolarci).

Una fresca stoffa che si dispiegherebbe
nel più alto, come dire,
indubitable! benché invisibile nell'azzurro del cielo,
sicura come cosa che si tocca.

Non so, non so cosa dire
tranne che ciò sembra, una sera, dispiegarsi altissimo,
oltre ogni sguardo,
neppure dispiegarsi:
ma essere là, spalancato
(non è dire abbastanza o è forse dire troppo,
eppure non si può dimenticarlo, né tacerlo).

Paola Ballerini legge

Da **ET, NEANMOINS** (2001) / **E TUTTAVIA** [trad. Fabio Pusterla, Marcos y Marcos, 2021]

Ce qui s'ouvre à la lumière du ciel : ces fleurs, à ras de
terre, comme de l'obscurité qui se dissiperait, ainsi que le
jour se lève.

Les liserons des champs : autant de discrètes nouvelles
de l'aube éparses à nos pieds.

Autant de bouches d'enfant disant « aube » à ras de
terre.

Ou de modestes coupes à nos pieds, pour y boire quoi ?

Fleurs que pourtant je n'avais jamais vues plus proches,
plus réelles, peut-être à cause du nuage imminent de la
fin, comme on voit la lumière s'intensifier quelquefois
avant la nuit.

Fleurs proches, à en oublier la fin du parcours, quand le
marcheur comprend enfin que, même si le chemin le
conduit toujours chez lui, il le conduit aussi,
inéluçablement, aussi loin que possible de toute maison.

Quel che si apre alla luce del cielo: questi fiori,
rasoterra, come un'oscurità che svanisce, così come il
giorno si leva.

Convolvoli dei campi: altrettanti discreti annunci
dell'alba sparsi ai nostri piedi.

Altrettante bocche infantili che dicono 'alba' rasoterra.

O anche modeste coppe ai nostri piedi, e per bere che
cosa? [p. 109]

Fiori che tuttavia non avevo mai visti più vicini, e reali,
forse a causa della nube imminente della fine, come si
vede la luce farsi talvolta più intensa, prima di notte.

Fiori vicini, da far scordare la fine del percorso, quando
il viandante capisce finalmente che, se anche il cammino
lo conduce ogni volta verso casa, lo conduce anche,
ineluttabilmente, lontano più lontano da ogni casa.
[p. 111]

Massimo Vezzosi legge

da **CE PEU DE BRUITS** (2008) / **QUEGLI ULTIMI RUMORI**... [trad. Ida Merello e Albino Crovetto, Crocetti, 2021]

[18/19]

Couleurs du soir soudain comme des vitres (ou des élytres)
seulement ce soir-là en ce lieu-là

mirage silencieux

passage ouvert dans la transparente obscurité
vitrage limpide comme s'il y avait là une lamelle d'eau,
une mince couche d'eau pure
sur tout le paysage, les prairies, les haies, les rochers
comme si une figure dont on ne verrait que le dos
vous invitait gracieusement à entrer
dans la nuit la plus claire jamais rêvée.

Colori della sera improvvisa come vetri (o elitre)
solamente quella sera in quel luogo

miraggio silenzioso

varco aperto dentro l'oscurità trasparente
vetro limpido come una lamina d'acqua, strato sottile di
[acqua pura
sopra l'intero paesaggio, le pianure, le siepi, le rocce
come se una figura girata di spalle
vi invitasse con grazia a entrare
dentro la notte più luminosa mai immaginata.

Leonardo Gandi legge da **La Clarté Notre-Dame**, Paris, Gallimard, 2021 [sua traduzione]

(17 mars 2015)

(Envers et contre tout.)

Levé la nuit dernière, je tombe sur une émission d'André
Velter en hommage à Mahmoud Darwich, avec de très
belles lectures, partiellement en arabe, par son
traducteur (et par lui-même?).

Où il dit que s'il voulait écrire les paroles d'un hymne à sa
patrie (perdue), il le ferait à travers l'approche, presque
impossible, des fleurs d'amandiers.

Comme je suis remonté me coucher, voyant nos deux lits
parallèles avec, sous les draps, la forme à peine visible de
ma compagne dor- et comme inspiré par le souffle même
de Darwich, je cherche à dire ces deux barques voisines,
descendant au fil de l'eau, au fil du temps, obéissant à sa
pente impérieuse, secrètement impérieuse, dans un
même mouvement vers le port de moins en moins
lointain... Ces deux barques parallèles, liées l'une à
l'autre, mais dont les draps, les linges, depuis si
longtemps n'ont plus été froissés, bouleversés par désir,
encore moins tachés. Glissant, descendant, s'abîmant
sans que plus aucune parole ne soit dite, mais dans un
silence où n'entre aucune hostilité ni même, à ce
moment-là de ma rêverie émue, aucune angoisse, aucun
désespoir; alors qu'il y aurait certes lieu. Ces
deux barques jointes sans l'être, emportées
irrésistiblement mais calmement par le courant, par la
pente, le déclin du temps - au milieu de la rien ne nuit qui
me les dévoile, presque apaisante même. Alors que dit
quels écueils les attendent, quels tourments tels qu'on ne
peut les regarder en face ni les atténuer, peut-être, avant
le port dont le nom rime avec un autre, moins rassurant.

(17 marzo 2015)

(Nonostante tutto).

Alzato la notte scorsa, ascolto per caso una trasmissione
di André Velter dedicata a Mahmoud Darwish,
con letture molto belle, in parte in arabo, del traduttore
(e forse anche dello stesso Darwish?)

Dove dice che se volesse scrivere le parole di un inno alla
sua patria (perduta), lo farebbe a partire, impresa quasi
impossibile, dai *fiori di mandorlo*.

Quando sono risalito per tornare a letto, vedendo i nostri
due letti paralleli e, sotto le coperte, la forma appena
visibile della mia compagna addormentata – e come
ispirato dal respiro di Darwish, provo a dire queste due
barche vicine, che seguono il corso dell'acqua, il corso del
tempo, obbedendo alla sua china imperiosa,
segretamente imperiosa, in uno stesso movimento, verso
il porto sempre meno lontano... Queste due barche
parallele, legate l'una all'altra, ma le cui coperte, le cui
lenzuola, da tanto tempo non sono più state sgualcite,
scompigliate dal desiderio, tantomeno macchiate.
Scivolando, discendendo, sprofondando senza che più
una sola parola sia detta, ma in un silenzio in cui non
entra alcuna ostilità – e neppure, in quel mio trasognato
istante di emozione, nessuna angoscia, nessuna
disperazione; mentre ve ne sarebbe certamente motivo.
Queste due barche unite senza esserlo, trasportate
irresistibilmente ma con calma dalla corrente, dalla china,
dal declinare del tempo – nel mezzo della notte che me le
svela, quasi rasserenante persino. Mentre nulla fa
presagire le insidie che le attendono, i tormenti che non
si possono guardare in faccia né alleviare, forse, prima
del porto il cui nome suona quasi come un altro, meno
rassicurante.